L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 27 JUILLET 1859.

Imprimé et publié par
G. F. WEISSE & Co.
VEUVE PROPRIETAIRES;
G. F. WEISSE — S. DUFOUR
E. DUVERGER — S. HARBY
Rue de Chartres, No. 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
MERCREDI MATIN, 27 JUILLET.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'Abeille sont autorisés à recevoir des abonnemens "à la semaine" à raison de 25 cents pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par R B Sykes, sur la Levée, au pied de la rue de l'Hôpital—Eau de vie.

Par Vincent & Co, à 10 heures, au No 220 rue Tchoupitoulas—Le fonds d'un magasin de marchandises sèches.

Puissance commerciale du coton.

A une réunion récente de l'Association des planteurs de la Georgie, un comité nommé à cet effet a lu un mémoire très intéressant sur l'importance du coton, considéré dans ses rapports avec l'industrie et le commerce du monde. Le comité a écrit l'historique complet de la précieuse denrée qui fait aujourd'hui la fortune de tant d'Etats; il n'a rien oublié, rien négligé, et on assiste, en lisant son rapport, à l'origine, au développement et aux progrès d'une culture qui n'a jamais eu de pareille et dont l'influence sur les destinées politiques des peuples a été démontrée jusqu'à l'évidence depuis près d'un demi-siècle.

M Marcy, à l'époque où il remplissait les fonctions de secrétaire d'Etat, eut à donner à la Chambre des Représentants quelques renseignements sur la culture du coton aux Etats-Unis. Il estima la moyenne annuelle de la récolte à 100 millions de piastres. C'est ce chiffre qu'a adopté le comité géorgien comme base de ses calculs. Le coton produit dans l'Union représente donc une valeur de $100,000,000; celui récolté annuellement dans d'autres pays est évalué à $33,000,000, ce qui donne pour la production générale un total de $133,000,000.

Supposons maintenant avec le comité que le coton retenu, pour leurs besoins, par les pays qui le produisent, représente une valeur de $33,000,000. Cette évaluation, d'après toutes les statistiques, est la plus exacte possible et celle qui se rapproche le plus de la vérité. Il reste donc $100,000,000 de coton qui devient un article de commerce et que les producteurs exportent. Or, comme toute exportation détermine une importation pour une valeur égale, les 100 millions de piastres de marchandises importées jointes aux 100 millions de piastres de coton exporté, portent tout d'abord l'opération à $200,000,000.

Mais si l'on s'arrêtait là le calcul serait incomplet et ne donnerait que la moitié du chiffre réel. Le coton est envoyé à l'état de matière brute dans les pays de fabrique qui le filent et le tissent, ce qui en augmente considérablement la valeur. Cet accroissement est estimé par le comité à six fois la valeur de la matière première, et c'est là une évaluation très modérée. Le coton brut acheté au prix de 100 millions de piastres en vaut au moins six cents quand il a été transformé en belles et bonnes étoffes.

Les fabriques ne tissent pas seulement pour l'usage du pays où elles sont situées; il résulte des tableaux d'exportation que plus d'un sixième du coton brut reçu par les manufactures est de nouveau expédié à l'étranger sous forme de produits de fabrique. Voilà donc un nouvel aliment fourni au commerce. Ce sixième exporté a acquis par la main d'œuvre une valeur d'au moins $100,000,000, laquelle suscitant à son tour un mouvement égal d'importations, ajoute $200,000,000 au moins aux échanges commerciaux.

Ces 200 millions ajoutés aux 100 millions d'exportation de la matière brute et aux 100 millions importés en marchandises dans les pays de production, donnent, prix d'achat, font un total de $400,000,000. On voit que le coton joue un rôle important dans le échanges et qu'il contribue puissamment à l'activité commerciale.

Il y aurait bien d'autres considérations à faire valoir, mais le comité n'a pas jugé nécessaire de pousser plus loin ses investigations. Le coton a des rapports si nombreux avec l'industrie qu'on le figure partout dans le commerce des peuples comme élément essentiel, et les unit par les liens puissants de l'intérêt et de la solidarité. Le commerce a plus de valeur politique que les plus sages conseils ... [illegible] ... guerres que les conventions diplomatiques n'eussent certainement pas conjurées.

L'Angleterre et les Etats-Unis, depuis 1815 ont été à plusieurs reprises sur le point de rompre, mais ils ont toujours reculé devant les désastres qui fondraient sur eux à la suite d'une guerre. Les conseils de la prudence ont prévalu parce que l'intérêt des deux peuples leur commandait de faire des mutuelles concessions pour éviter la dernière et suprême ressource des armes qui leur serait funeste. Le commerce accomplit dans les siècles modernes un rôle civilisateur, et mérite à ce point de vue les encouragements de tous les gouvernements progressifs.

Paroisse Plaquemine.—M. A. D. Salvant, l'assesseur de la paroisse Plaquemine, a eu l'obligeance de nous communiquer le résultat du recensement qui vient de terminer. Voici la valeur de la propriété dans la paroisse: Biens fonciers, $1,719,773; esclaves, $2,914,400; chevaux non employés à l'exploitation agricole, $14,202; voitures, $12,330; intérêt dans les bateaux à vapeur, $25,550; argent prêté à intérêt, 2,000; capital dans le commerce, $25,400. La paroisse renferme 981 enfans blancs, dont 509 garçons et 473 filles, et 4,875 esclaves. Elle a produit cette année 12,531 boucauts de sucre, 14,804 barils de mélasse, 22,000 barils de riz, 80,842 barils de maïs. Les taxes s'y élèvent à un total de $21,392 78.

CHRONIQUE LOCALE.

Conseil de ville.—Le Conseil de Ville a siégé hier soir.

Aldermen—Les Aldermen ont approuvé les résolutions suivantes, transmises par les Assistants: pour payer divers comptes; pour faire réparer le "Police Office" de la Levée, près la rue de la Douane; pour faire construire des ponts dans les rues Moreau et Urquhart; pour réparer les marchés Magasins et Soraparu; pour revendre le contrat pour le pavage, en pierres carrées, de la rue Claiborne jusqu'à la rue Claiborne; pour revendre les contrats conclus avec Henry Mullin et F. Marquez, pour des chemins macadamisés; pour la redépenser au City Hall les tableaux et documents relatifs aux successions; pour faire faire des trottoirs, par la compagnie du chemin de fer Pontchartrain, aux intersections de la rue Dauphine à la rue Claiborne.

L'ordonnance faisant les allocations pour les Ecoles publiques a été appelée. Elle alloue $80,823 au Premier District; $65,547 15 au Deuxième District; $54,037 70 au Troisième District; $30,171 50 au Quatrième District. Un douzième de cette somme, et pas davantage, sera tiré par mois, et le Conseil ne sera responsable que du montant qu'il a voté. A la demande de M. Nixon, le Board a alloué $20 par élève et adopté l'ordonnance.

La démission de M. Charvet, directeur des Ecoles publiques du Deuxième District, a été acceptée.

Le Board a décidé de faire annoncer qu'il a l'intention d'ouvrir la rue Claiborne.

Il a été décidé que le comité de finances et celui des rues et débarcadères, agissant pendant le recès du Conseil, devra sollicorner, en tant qu'il s'agit des comptes, à payer ceux qui sont mentionnés dans le budjet.

Une résolution ordonnant que la taxe de chemin de fer et celle du desséchement se font perçues en même temps, a été adoptée.

M. Paul Boutousquet a été élu Directeur des Ecoles Publiques du Deuxième District, et M. Jacques Charbonnet, Directeur des Ecoles du Troisième District.

Aldermen Assistants.—Le Board a réduit à cent piastres par mois le salaire du chairman du comité des finances. (La résolution n'ayant pas pu être transmise aux Assistants, reste sur le bureau jusqu'en octobre prochain.)

Le trésorier a annoncé, dans son rapport hebdomadaire, qu'il reste en caisse une somme de $154,451 27.

Le marché conclu avec Charles McCarthy pour réparer et nettoyer les rues du deuxième ward, a été annulé par deux Boards.

Une résolution ordonnant de vendre les contrats pour réparer la rue Poydras, a été adoptée.

La modification des Aldermen à l'allocation des Ecoles ($20 par élève) a été adoptée.

Les deux Boards se sont ajournés au deuxième lundi d'octobre.

Incendies.—Hier soir, entre neuf et dix heures, le feu a été déclaré dans le troisième étage de l'entrepôt de fournitures de bureaux de MM. Haines & Co, rue du Camp, entre les bureaux du *Picayune* et ceux du *Crescent*. Les pompiers n'ont pas tardé à se rendre maîtres des flammes.

Enquêtes—M. Weysham, député du coroner, a, sur appris, hier matin, qu'on avait trouvé le cadavre du capitaine Bluff, qui s'est noyé, dimanche soir, dans le Lac Pontchartrain, à la suite d'une attaque d'apoplexie, s'est rendu à l'extrémité du chemin de fer et a tenu l'enquête. Le verdict est basé sur les faits que les journaux ont déjà publiés. Nos lecteurs se souviennent que M. Bluff était dans une embarcation et causait avec des amis quand il fut pris d'un tremblement subit, tomba à l'eau et ne reparut plus.

A peine M. Weysham avait-il terminé cette enquête que le propriétaire d'une des maisons de bain le fit appeler pour pratiquer la levée du corps d'un nommé George qui avait demeuré chez E. Kolb, à l'encoignure Douane et Derbigny.—Il paraît qu'il se baignait avec trois de ses amis; ceux-ci le virent couché sur le ventre, mais percevant qu'il s'amusait et n'y firent pas attention. Un pêcheur qui passait dans le moment s'aperçut de l'état de George et en prévint ses compagnons...

pagnols; ces derniers vinrent aussitôt à lui, mais trop tard: il avait cessé de vivre. Verdict, apoplexie.—George est né en Allemagne et était charpentier.

Apoplexie, Congestion. — William Twine est tombé mort, lundi soir, au coin des rues St-André et Liberté.

—Alexandre Miller, cordonnier, demeurant au No 77, rue Front Levee, rentra malade chez lui, il y a quelques jours. Lundi soir, il fut dans une maison et y expira. Verdict, congestion cérébrale. Il était de la Virginie.

Acquittés.—Célestine Poinel, f. c. l., a été retiré l'accusation d'abus de confiance qu'elle avait portée contre A. Block devant le recorder Wiltz.

Santi Sarby, accusé de violation de l'ordonnance qui a trait à la vente des produits au marché, a été renvoyé de la plainte par le même tribunal.

Arrestations—Un nommé Garcias, arrêté dans le deuxième district sous prévention de complicité dans le meurtre du boucher Claverie, a été envoyé hier devant le maire de Jefferson City. L'interrogatoire devait avoir lieu le même jour.

Betsy Carver, f. c. l., est accusée d'avoir recélé Caroline, esclave de M. F. Bonzano, dans une maison de la rue de l'Esplanade. L'interrogatoire est fixé au 28 du courant.

Vol.—J. H. Bundine a déclaré hier au chef de la police que Henry Barnett, qui couchait dans la même chambre que lui, dans une maison de la rue St Charles, lui a volé cent quarante six piastres.

Devant la 1re Cour — Nicholas Hassler, Nicholas Schloesser et Jno. Laxts que Louis Fallon accusait d'avoir démoli le grillage d'une maison qu'il bâtissait dans la rue St Pierre, entre St Philippe et Dauphine, ont subi hier un interrogatoire devant le recorder Wiltz.

Schloesser a été envoyé devant la Première Cour de District. Le tribunal a renvoyé les autres de la plainte. Il n'y a pas eu de preuves contre eux.

Dépêches télégraphiques
TRANSMISES A L'ABEILLE.

TRAITÉ IMPORTANT AVEC LE MEXIQUE.

Priviléges alloués à la route du transit.

PROTECTORAT DES ETATS-UNIS.

Washington, 26 juillet — Le traité récemment négocié par M. McLane, ex-ministre à Vera-Cruz, avec le gouvernement de Juarez, vient d'être reçu au département d'Etat.

Ce traité nous accorde le droit de passage à travers les Etats au Nord du Mexique, entre Rio Grande et les ports sur le golfe de la Californie, avec garantie de la protection du Mexique.

La compagnie du transit Louisiane et Tehuantepec obtient, par ce traité, l'assurance de son droit de passage et d'autres priviléges de haute importance. Elle pourra ériger des magasins d'entrepôt au deux bouts du chemin.

Ce traité accorde aux Etats Unis le droit de transporter des troupes et des munitions de guerre sur cette route, comme aussi d'y maintenir des troupes pour la protection des voyageurs et des marchandises, si le Mexique ne le fait pas.

Les citoyens américains de l'Arizona jouiront du privilége d'entrer, franc de droit, toutes marchandises qui leur appartiendraient ou leur seraient consignées, dans les ports du golfe de Californie, et pourront également faire passer ces marchandises à travers la Sonora, sans payer de droit.

Il concède aux citoyens américains résidant au Mexique, une entière liberté d'action en matière de religion.

Une dernière clause indique le désir du gouvernement mexicain d'accepter une forme modifiée de protectorat des Etats Unis, lorsque le gouvernement américain sera disposé à contracter un semblable engagement.

Marché du Havre.

Havre, 12 juillet — Le marché au coton était très actif à la clôture des transactions, et les prix ont haussé de 1 à 2 francs. L'Orléans bas a clos à 105 et 105 1/2. Les ventes des deux jours ont été de 12 000 balles.

LA BARQUE JENNIE PITTS.

Norfolk, 26 juillet. La barque Jennie Pitts, capitaine Amory, allant de la Havane à Falmouth, Angleterre, avec un chargement de sucre, est entrée ici par suite de la mort du capitaine.

Etat des rivières—St-Louis, 26.—Le Mississipi monte lentement; il en est de même des rivières du Nord.

Vicksburg, 26. — Le steamboat Lucy Holcombe est passé ici à 2 heures descendant.

Marché de New-York.

26 juillet.—Le marché au coton a clos ferme à 12 1/4 c. le middling up-lands. Les ventes de la journée se sont élevées à 2,500 balles.

Le marché à la farine est languissant—vente de 11 000 barils. Le maïs est également languissant—vente de 19,000 boisseaux.

Le porc se vend lentement, à $15 75 et 15 ... mess de 1 Est. Le sucre était en grande activité à la clôture du marché et les prix de toutes les qualités ont considérablement ... La mélasse de la Nlle-Orléans ... [illegible] ... Les mélasses se maintiennent à 40 cts.

Marché de Cincinnati—26 juillet—La farine est ferme à $5 la superfine. Le maïs est ferme à ... L'avoine languit à 44 cts; le whisky vaut 24 cts, et le porc mess de l'Ouest s'est payé $15 50; on en a vendu 200 barils aujourd'hui.

Panthers.—Le *Sugar Planter*, de Ouest-Baton Rouge, nous apprend, dit le *Pionnier de Assomption*, qu'on a tué, sur le railroad de Grosse Tête, à 3 milles du fleuve, une panthère qui mesurait huit pieds de longueur et trois pieds de hauteur. Il paraît qu'il y a dans les bois des environs, cet été, un nombre considérable de bêtes sauvages.

Les acteurs du drame.

LETTRES DU CHAMP DE BATAILLE.

"Cavriana, 28 juin.

"Si les Autrichiens craignent tant la baïonnette, ils ne doivent pas aimer davantage les canons rayés et trouvent certainement que c'est une institution barbare.

"C'était dans la journée de Solferino, le premier essai que l'on faisait de cette arme. Le succès a dépassé toutes les attentes. L'ennemi, placé à des distances énormes, se voyait atteint et ravagé par des boulets imprévus. Nos artilleurs qui les lançaient étaient hors de portée des canons autrichiens et ils voyaient leurs projectiles éclater à cinquante pas devant eux. Cette sécurité favorisait singulièrement la justesse du tir; également sur les coteaux de Solferino, aussi à l'aise qu'au polygone de Vincennes.

"La 5e batterie du 16e régiment, placée sous les ordres du capitaine Fiaut, a complètement désorganisé, à une distance de 2,000 mètres, un escadron de uhlans. Dès qu'un boulet était lancé sur l'escadron, on voyait, avec la longue vue, les vides se creuser dans les rangs. Au bout de dix minutes, l'escadron tournait bride et battait en retraite.

"Ce premier résultat obtenu, on a tenté de détruire, par le même moyen, toute la cavalerie autrichienne. Vingt-cinq escadrons prêts à charger sur nous et qui auraient pu nous faire beaucoup de mal, ont été entre pris par les canons rayés et mis en quelque instans hors d'état de manœuvrer. Cette artillerie était placée sous les ordres du général Desvaux, qui en a tiré le meilleur parti.

"A mon sens c'est l'artillerie qui a joué le principal rôle dans la journée de Solferino. On avait cru remarquer jusqu'à présent qu'elle donnait assez peu; on n'aura plus ce reproche à lui faire.

"Les perfectionnements apportés par l'Empereur dans cet arme ont eu des résultats si considérables qu'ils augmentent cette réputation d'invincibilité que la bravoure de nos soldats et leur force à l'arme blanche nous avaient déjà acquise.

"Du reste, nous avions à faire à forte partie. Le général Hess, qui fait toujours jouer à l'artillerie le rôle principal, avait organisé des batteries formidables qui ont eu des feux bien nourris et tous ont fait quelque mal. Sans nos canons rayés, nous aurions certainement gagné la bataille, mais avec des pertes énormes.

M.

On nous communique, dit le *Salut Public*, la lettre suivante écrite à sa famille par un jeune officier, notre compatriote, bien connu du monde lyonnais:

"Champ de bataille près de Castiglione, 25 juin, 4 h. du matin.

"Ne me demandez pas des détails le lendemain d'une bataille. Chaque soldat ne sait juste que ce qui s'est passé à la distance d'une portée de son fusil.

"Le colonel d'un régiment de ligne, que *le Moniteur* se chargera de vous nommer, a émerveillé ses soldats par son courage.

"Au milieu d'une charge, il a sauté à bas de son cheval, a pris le drapeau des mains du porte drapeau, puis remontant à cheval: "En avant le .... (c'est le nom du régiment que nous supprimons). Suivez votre drapeau et votre colonel, et *Vive l'Empereur!*"

"Je vous laisse à penser si les soldats, guidés par un pareil colonel, ont frappé dur et ferme.

"Le général Forey a été très remarqué pour son courage et son sang froid.

"Les balles et les boulets pleuvaient autour de lui sans qu'il y prit garde; plusieurs de ses officiers d'état-major ont été tués ou blessés.

"Je l'ai, pour ma part, échappé belle.

"Un boulet a passé au dessus de ma tête et est allé tuer un officier à deux pas. Instinctivement, je m'étais baissé sur le cou de mon cheval. Sans ce mouvement, le boulet était pour moi.

"Mon cheval a reçu une balle dans le poitrail.

"J'ai reçu une balle dans ma tunique; une autre a coupé le ceinturon de mon sabre, et une troisième ma cravache.

"Je n'ai pas la plus légère égratignure.

La lettre suivante, écrite par un brave soldat qui a pris sa part des périls et de la gloire de l'armée à la bataille de Solferino, montre combien l'Empereur a payé de sa personne dans cette sanglante journée. Cette lettre, qui est datée du champ de bataille même, offre cette piquante singularité qu'elle est écrite sur du papier autrichien, ainsi que l'indique le post-scriptum:

Champ de bataille de Cavriana,
le 25 juin 1859.

Mon cher frère,

Je m'empresse de t'écrire parce que je vous crois déjà désespérés de ne pas avoir de mes nouvelles après la grande bataille qui vous sera annoncée avant que vous ne receviez ma lettre; car, cher frère, on peut fort bien l'appeler grande et belle, et la France aura encore à se glorifier de son armée d'Italie et de son souverain, bien digne de commander un telle armée.

Nous avons attaqué à quatre heures du matin et le feu a duré jusqu'à cinq heures du soir. La garde s'est encore parfaitement distinguée; elle a pris une quinzaine de canons et un drapeau; du reste, tout le monde a dû faire son devoir pour débusquer les Autrichiens dans les montagnes et dans de formidables positions. La ligne de bataille avait au moins deux lieues.

Je me porte toujours bien; tu en apprendras beaucoup plus, du reste, sur cette magnifique journée que je ne puis t'en écrire en ce moment. Nous sommes exténués de fatigue, et la principale chose est de prendre un peu de repos, après avoir toutefois remercié Dieu de m'avoir protégé pendant ces deux terribles batailles.

L'ennemi est en pleine retraite et tout démoralisé. L'empereur d'Autriche commandait en personne son armée. Et notre digne maître, à nous, lui a montré comment on faisait pour gagner une bataille. Il a perdu une de ses épaulettes dans l'action; je te prie de croire qu'il n'a pas froid aux yeux.

Je finis en vous embrassant de tout mon cœur.

Ton frère, X....

P. S.—Ne te formalise pas du papier, c'est l'Autriche qui le fournit. A défaut de papeterie, elle est vraiment complaisante, cette bonne Autriche.

Nous trouvons dans *la Patrie* le fragment de lettre suivant:

"Au camp devant Volta, 27 juin.

"Que de faits héroïques j'aurais à vous citer! Je me contenterai d'un seul qui s'est passé sous mes yeux. Douze hommes du 86e de ligne se sont jetés sur une pièce d'artillerie ennemie et sont parvenus à s'en emparer. L'ennemi revint en force pour la reprendre: aussitôt les douze braves se jetèrent sur lui à la baïonnette, et après l'avoir vivement repoussé, s'attelèrent eux-mêmes à la pièce, et l'amenèrent sous le feu d'une vive fusillade et de la mitraille.

"Deux fois nous fûmes obligés de nous arrêter pour résister à la cavalerie ennemie, qui cherchait à nous reprendre la pièce; deux fois nous la forçâmes de battre en retraite. Enfin, après une heure de nombreux efforts, nous parvînmes à la ramener.

"Les noms de ces douze braves qui n'ont pas quitté la pièce malgré les attaques de l'ennemi méritent d'être signalés; ce sont le fourrier Giroux, les fusiliers Rieux, Dié, Picard; les voltigeurs Bretenay, Jupille, Mathieu, Soulard, Pinçon, Legalou, Berger et Rouchy, tous appartenant au 86e de ligne."

La relation qui suit est extraite d'une lettre adressée au *Journal de l'Aisne*, champ de bataille de Solferino, 25 juin:

"Arrivés à Montechiari jeudi dernier, 23 du courant, nous sommes partis du bivouac le 24, à cinq heures du matin pour aller, dit-on, à Castiglione, situé à six kilomètres. Bien avant le départ, le canon se faisait entendre dans le lointain, et tout nous donnait à supposer que cette rencontre tant désirée avec cet ennemi invisible depuis Magenta, allait enfin avoir lieu.

"Le soleil s'élevait péniblement à l'horizon. Le piétinement des hommes et des chevaux soulevait une poussière qui nous étouffait; toute la garde impériale, infanterie et cavalerie, suivait cette route, obstruée de toutes parts par des officiers d'ordonnance allant et venant. Nous traversons Castiglione à sept heures du matin; on nous fait arrêter derrière un mamelon, et là nous faisons le café, en attendant de nouveaux ordres.

"Cependant la canonnade continue et la fusillade se fait entendre; la marche du régiment nous annonce le départ. Il fallait voir ces beaux et braves voltigeurs, courbés sous le poids de leur énorme havresac, couverts de poussière et inondés de sueur, partir au son de la marche du régiment. Comme ils étaient beaux! C'est bien là l'élite de l'armée. Après une heure de marche, nous arrivons sur un mamelon d'où nous découvrons, en entier cet immense champ de bataille, sur lequel le soleil dardait ses rayons de feu. A droite, une immense plaine d'environ six lieues où les différens corps de l'armée prennent leurs positions, protégés par les tirailleurs et par le feu roulant de l'artillerie. A gauche, une longue série de ravins, de mamelons et de petites montagnes d'où s'échappent deux clochers: ce sont ceux des villages de Solferino et de Cavriana. En avant du premier s'élève sur un mamelon une petite tour. L'empereur, placé à quelques cents mètres de nous, observe tout et donne ses ordres avec le calme qui le caractérise; partout on entend le pas de charge; la fusillade et les cris de *Vive l'Empereur!* se font entendre. La première brigade des voltigeurs et le 3me bataillon du 3e voltigeurs sont envoyés du côté de Solferino pour s'emparer de la tour. Quel spectacle! quelle journée! De mamelon en mamelon et de ravin en ravin, nous nous battons toute la journée; le combat ne finit qu'à cinq heures du soir par la déroute complète de l'ennemi. Un ouragan épouvantable, suivi d'un orage, termine cette journée; chacun bivouaque à l'emplacement même où il a combattu. Là on se regarde, on se compte, et chacun est heureux, parce que tous ont fait leur devoir; nous avons pris (les voltigeurs de la garde) treize pièces de canon et un drapeau; une quantité innombrable de *prisonniers sont entre nos mains*. Quel imposant spectacle! Combien de familles en deuil dans cet immortel journée! Comme toujours, les officiers sont dans une grande proportion parmi les tués et blessés; toutes les granges, toutes les maisons de ces deux malheureux villages ont été détruits par le feu, ont été employées et transformées en ambulances; là, pêle-mêle toutes les victimes d'une noble cause. On n'a pas encore enlevé les morts, tellement le nombre en est grand.

"Toute l'armée autrichienne était là; on évalue son nombre à 200,000 hommes, commandés par l'empereur François-Joseph en personne. Son quartier général était établi à Cavriana; il a quitté le dernier ce vaste champ de bataille où il venait de perdre dans une seule journée, l'élite de son armée et y emporter la démoralisation dans l'esprit de ses soldats.

"L'artillerie a été sublime, l'infanterie magnifique, et la garde impériale admirable; les petites troupes de la ligne, embrassaient nos soldats, tellement leur conduite avait étonné tout le monde.

"Après une pareille besogne, nous n'avions pu manger qu'à dix heures du soir et manger le peu que nos portions dans nos musettes. L'ennemi s'est retiré du côté de Volta; plusieurs corps d'armée sont partis aujourd'hui de ce côté. Nous attendons d'un moment à l'autre les heures de départ.

"Il paraît que l'Empereur est ivre de joie. Combien il est aimé! combien le dévoûment de l'armée lui est assuré! C'est un bien grand prince qui réunit à lui seul toutes les qualités de l'homme de génie; ce qu'on lui reproche, c'est de s'être trop exposé dans cette journée.

"Nous ne connaissons pas encore le chiffre exact des pertes de l'ennemi et le nombre de prisonniers que nous lui avons faits.

"Ce qu'il y a de très certain, c'est que les Autrichiens avaient pris une position presque inaccessible; il a fallu l'énergie et le courage des Français pour les déloger; car résistant il faut le voir pour le croire. Les officiers autrichiens qui sont entre nos mains ont persisté à nier leur défaite jusqu'au moment où nous avons couronné les côtes des mamelons les plus éloignés, tellement ils étaient sûrs de leur triomphe.

"Les Autrichiens étaient arrivés ici sans sacs, et l'empereur leur avait fait jurer de mourir plutôt que de se rendre.

"D'après les renseignements que nous avons recueillis, il paraît qu'il y a, dans chaque compagnie des régiments autrichiens, un certain nombre d'hommes (six, dit-on,) chargés spécialement de tirer sur les officiers français; cela nous explique la grande proportion des officiers touchés.

"Quant à moi, ni tué, ni blessé, je suis tout disposé à recommencer; mais je puis me flatter d'avoir une rude chance.

"Adieu, etc. Prévôs,
"Sous-lieutenant à la 3e compagnie du 3e bat. du 3e voltigeurs de la garde impériale."

"P. S.—Je t'envoie quelques brins d'herbe du champ de bataille même."

—Le patriotisme italien se révèle sous toutes les formes. Nous lisons dans l'*Indépendente* de Turin:

"Dans la noble ville de Brescia, dont l'éloge est dans toutes les bouches, quelques demoiselles se sont réunies et se sont engagées à n'épouser que des blessés de la guerre d'indépendance. Beaucoup ont fait acte d'adhésion, et toutes se tiennent pas parole, la pensée bienveillante et délicate de quelques-unes sera toujours une consolation pour les pauvres mutilés."

On lit dans la *Gazette de Milan*:

"Une lettre écrite par un tirailleur sarde après la bataille de Solferino, dit que les Autrichiens s'étaient surtout proposé dans cette bataille, de séparer l'armée sarde de l'armée française et de la pousser entre le lac et leur artillerie, de manière à ne pas lui laisser d'autres alternatives que de se jeter à l'eau ou de tomber sous le plomb. Les Français se sont battus comme des lions. Nos bataillons ont tâché de les imiter. Toutes les hauteurs de Solferino étaient blanches de cadavres. (Allusion aux habits blancs des Autrichiens.)

—On lit dans la *Gazette Piémontaise* du 4 juillet:

"M. Ago Forbes, Anglais résident à Florence, a fait don au gouvernement du roi, pour la guerre de l'indépendance italienne, de 600 carabines rayées perfectionnées par lui. Il a renoncé en faveur du gouvernement à tout droit de propriété qu'il pouvait avoir dans les pays où il a obtenu des brevets d'invention, toutes les fois que le gouvernement fera fabriquer pour son compte des armes de ce modèle. M. Forbes s'est rendu en France pour y surveiller personnellement la fabrication de ses 600 carabines."

Nous avons parlé de cartes trouvées à Cavriana, et qui indiquaient avec quel soin le terrain sur lequel se livrait la bataille avait été étudié.

Une lettre de Parme dit qu'à Plaisance, dans les logements abandonnés précipitamment par des officiers autrichiens, on a trouvé parmi d'autres cartes un plan d'une très belle exécution topographique, représentant aussi tout le champ de bataille de Solferino. Toute une série de manœuvres, effectuées dans des camps d'instruction, y est reproduite avec le plus grand soin. Or, les positions occupées et les mouvements de troupes sont presque identiques aux positions et aux mouvements des Autrichiens pendant la bataille de Solferino. Ainsi les officiers autrichiens ont pu étudier leur bataille pendant quarante ans; car chaque année, on exécutait de grandes manœuvres sur ce terrain tout nouveau pour nous.

Il se confirme que les généraux Dieu, Forey, L'Admirault sont blessés plus ou moins grièvement. Le colonel du génie Joujaux est tué, ainsi qu'un capitaine d'état-major, Arthur de Saint-Belmond, jeune, bon et brave officier, aide-de-camp du général O'Farrel. Le colonel Douai, frère du général, est blessé. Le chef d'escadron du 3e chasseurs d'Afrique fait prisonnier est M. F. de Larochefoucault Liancourt, qui est entré dans l'armée comme engagé volontaire. Son cheval ayant été tué dans une charge vigoureuse, il n'a pu se dégager et est resté au pouvoir de l'ennemi. Il a pu écrire de Vérone, où il a été conduit, et se trouve bien traité. M. de Larochefoucault est renommé pour sa force prodigieuse, et sans la chute de son cheval, il eût été peu facile de le prendre vivant.—Deux courriers de l'Empereur se sont égarés dans le camp ennemi. Un auditeur, porteur de portefeuille, a failli avoir le même sort, mais il a été averti à temps.

Mort du général Auger.—On lit dans l'*Ami de la Religion*: "Nous avons le regret d'apprendre, d'après des renseignements dignes de confiance, que le brave général Auger, qui a eu un bras emporté à Solferino, a malheureusement succombé à sa blessure. Les chirurgiens avaient jugé indispensable l'opération de l'épaule, mais le glorieux mutilé n'a pu la supporter. Toute l'armée ressentira douloureusement la perte de cet officier général, qui avait donné depuis le commencement de la campagne tant de preuves de talent et d'intrépidité. Le général a été frappé au moment où il levait le bras pour donner un ordre.

Les canons rayés—Après avoir longtemps contesté l'efficacité de la nouvelle artillerie française, la *Gazette d'Augsbourg* lui attribue aujourd'hui une large part dans les revers de la journée du 24:

"L'ennemi, dit elle, a une arme qui lui facilite beaucoup la victoire; nous voulons parler des canons rayés. La grande portée de ces canons fait que de très loin l'ennemi peut causer à nos troupes des pertes capables de les ébranler avant qu'elles ne soient en mesure d'user de représailles."

On écrit de Brescia, le 26 juin: Toutes les églises, à l'exception de deux, sont converties en hôpitaux. Nous n'avons pas ici moins de 7,000 blessés, parmi lesquels se trouvent de nombreux Autrichiens. Les blessés moins grièvement sont dirigés sur Bergame, Milan et Novare. Il y a dans les maisons riches jusqu'à 10, 15 et 20 blessés ou malades. Les jeunes enfants de la ville portent le sac et le fusil des soldats et les conduisent dans les rues.

Etats-Romains.

On écrit de Rome, 24 juin, au *Journal des Débats*:

"On sait que toute la Romagne, un grand nombre des villes des Marches et quelques-unes de l'Ombrie se sont prononcées pour la guerre de l'indépendance. Le mouvement a eu partout les mêmes allures. Les citoyens les plus considérables par la naissance, la fortune ou la situation acquise ont déclaré au légat ou au délégat qu'il ferait mieux de se retirer, parce que la ville était résolue à contribuer, de son argent et de sa jeunesse apte à porter les armes, à la guerre que font aux Autrichiens les alliés franco sardes. Partout les délégats sont partis sans résistance, quelques-uns faisant une protestation légale, qu'on a simplement acceptée. Des juntes composées des hommes les plus honorés de l'endroit ont été immédiatement constituées. Leur premier soin a été d'envoyer dans les monastères, dans les collégiales, dans les maisons d'éducation des jésuites et des autres ordres religieux, des délégués pour assurer qu'aucune corporation ne devait rien redouter ni pour elle ni pour ses propriétés, que le mouvement était un mouvement tout patriotique et tout italien, et non pas une révolution socialiste. Pour le moment, on abaissait les armes du Pape, parce qu'on voulait se prononcer pour la guerre de l'indépendance.

"Pérouse est la ville la plus voisine de Rome où ce mouvement se soit produit. Le gouvernement pontifical résolut de la remettre sous son obéissance. Le *Journal de Rome* nous a appris il y a trois jours qu'elle avait été reprise, et M. le colonel Schmidt est nommé général pour prix du service qu'il a rendu. Il faut bien, malgré nous, donner les détails de cette guerre. On envoya, 1800 de ces soldats mercenaires qu'on appelle suisses, mais qui sont de toutes les nations, particulièrement des Allemands, auxquels s'adjoignirent à Foligno quelques carabiniers, le corps qui devrait rendre les mêmes services que l'admirable gendarmerie de France, mais celui qui donne le plus de sujets aux conseils de guerre; on ramassa encore quelques compagnies de soldats nationaux, et M. le colonel Schmidt, ayant ainsi porté ses forces à 2,500 hommes environ, arriva devant Pérouse. Aux injonctions qu'intima M. Lattanzi au nom du gouvernement, la junte répondit par la prière que quelques heures fussent accordées pour calmer les plus exaltés, et prendre des dispositions convenables.

"Pour obtenir ce délai, le secrétaire de la commune, M. Posta, sortit de la ville précédé du drapeau blanc des parlementaires. A peine eut il passé les portes, qu'il tomba frappé de six balles; plus tard ses quatre fils furent tués, et on nous assure que la mère est folle. Au même instant le canon brisa les portes, les troupes pénétrèrent dans le faubourg St Pierre. Ce fut alors que périrent soixante dix personnes, qu'un grand nombre furent blessées et simultanément le pillage et l'incendie commencèrent. Les bénédictins furent volés de 14,000 écus romains (environ 80,000 fr.). Les familles Temperini, Santarelli, Tabbacchi, Belzuni, surent presque tous ses membres, jusqu'aux enfants non adultes, égorgés. Dans les chambres où ces malheureux avaient cru se cacher, tous les effets précieux et tout l'argent devinrent le profit des vainqueurs. Madeleine Temperini, dame riche et considérée, fut égorgée dans sa chambre à coucher. Mme Irène Gioja Pelidori, modiste, fut égorgée; à l'*Hôtel de France*, et cela nous l'extrayons d'un document diplomatique présenté hier au gouvernement pontifical, M. Parkins, Américain, prenait, avec quatre dames de sa famille, quelque nourriture dans une des salles à manger de l'hôtel, quand les soldats firent irruption; le garçon qui les servait fut tué sous leurs yeux, puis le maître de l'établissement, homme blond, puis un des domestiques et ensuite sa fille, furent égorgées. La famille américaine se sauva tremblante par un escalier secret; elle resta quatorze heures cachée dans une soupente. Quand les reclus osèrent sortir de ce réduit et aller à leurs chambres, on leur avait volé 24,000 fr. de monnaie et de bijoux. M. Stockton, ministre d'Amérique, a présenté au gouvernement pontifical des réclamations régulières.

"Après cette victoire, la ville a été immédiatement soumise à toute la rigueur des plus exorbitantes lois militaires, et une illumination de deux jours a été ordonnée; les soldats ont dû être largement pourvus de tout aux frais de la ville, et on les a payés 3 pauls par jour. Une taxe de 321,000 fr. a été imposée à la commune, et sur le seul M. Guardabassi, qui avait fait partie de la junte, il a été mis une spéciale de 107,000 fr.

"Dans toute l'action, les troupes pontificales ont perdu 9 hommes et 1 capitaine. Les insurgés avaient 81 fusils. Ils n'avaient *pas de canons*."

NAPLES.

Naples, 29 juin.

Depuis hier, une adresse tirée à plus de cent mille exemplaires circule dans la ville. Elle devait être remise hier soir au prince Filangieri par une députation composée des personnes les plus notables de la ville. Vous tiendrez peut-être à faire connaître à vos lecteurs, à titre de document historique, cette adresse, qui a pour titre: *A Carlo Filangieri, duca di Taormina*, président du conseil des ministres, et pour légende cette phrase extraite d'un des discours de l'empereur Napoléon III: *Il y a des hommes qui ne sont pas de leur temps.*

"Les Napolitains ne peuvent pas ouvertement manifester leur joie pour la dernière victoire que les armées libératrices de la France et du Piémont ont remportée sur les Autrichiens, parce qu'ils n'ont pas de baïonnettes à opposer à celles de vos gendarmes et de vos mercenaires, et comme ils abhorrent la guerre civile, s'ils en avaient peut-être n'en useraient ils pas. Vous avez dit que seulement une factieuse minorité dans ce royaume désire l'alliance avec le Piémont et la France, et la guerre avec l'ennemi commun; et vous vous êtes vanté de pouvoir opposer à la démonstration du 7 juin, faite par quelques milliers de vrais Italiens, celle de *4 ou cent mille amis* de l'Autriche; vous n'avez pas craint de proférer ce mot; vous, soldat de quelque renommée et qui devez votre fortune à la part que vous avez prise aux guerres de l'empire sous le drapeau français, vous supposez donc que notre sol, s'appelle Italie à titre de: *Simple expression géographique*. Cette lutte, la plus noble que jamais souverain ait entreprise dans le monde, vous supposez que la plupart des Napolitains y sont indifférents ou qu'ils préfèrent être partisans de l'Autriche. Et par quel moyen le savez-vous?

"Comment l'opinion publique a-t-elle pu se manifester près de vous? Vous interdisez à la presse d'exprimer le sentiment national; votre persécution serait pour ceux qui oseraient signer une adresse légale; vous avez ordonné à une troupe armée de tirer sur des personnes sans armes, en la laissant oisive au milieu des bruits de guerre, non par acte de sa propre volonté, mais par cette obéissance passive qui est le premier devoir du soldat. Vous ne permettez pas aux hommes généreux de franchir nos frontières pour aller s'enrôler sous les drapeaux de l'indépendance; vous faites encombrer les rues de la capitale d'agents de police et de gendarmes lorsque le roi passe, pour qu'il les trouve muettes et désertes lorsqu'il vient dans la capitale. Par l'ordonnance du 25 juin dernier vous avez édicté les peines les plus sévères contre l'homme du peuple qui oserait sur son passage lui présenter une demande invoquant sa clémence et sa charité, et vous avez persuadé au jeune roi que sous les habits de chacun de ses sujets sont cachés l'âme et le couteau d'un assassin.

"Indiquez-nous donc par quel moyen la pensée de la nation, dans des circonstances aussi graves où s'agitent ses destins, peut parvenir jusqu'au trône ou jusqu'à la hauteur de votre autorité ministérielle. Si pourtant vous ne supposez pas que l'Etat réside en vous et que vous devez substituer l'arbitraire de votre personnalité aux désirs de la population et à la volonté du monarque, si toutes les voies sont fermées à l'expression de la pensée, n'oubliez pas que vous assumez la responsabilité vis-à-vis du monde civilisé de l'avenir de votre pays compromis par un système de gouvernement que l'Europe a condamné. De la dureté de votre gouvernement, qui ne peut nous conduire qu'au déshonneur et à l'esclavage, peut surgir un de ces actes scandaleux, qui sont commis à un jour et une heure déterminés par les populations méprisées et mal gouvernées, et que nous ne parviendrons pas à empêcher par la force de vos raisonnements, ni par celle de vos armes, un de ces actes dont l'histoire de notre royaume offre de nombreux et rapprochés exemples et que l'Europe absoudrait comme une conséquence des nombreuses déceptions, de la nécessité et du désespoir."

Cette adresse, qui n'a pu être remise au général Filangieri, a été distribuée dans toute la ville et produit une certaine impression. Un grand déploiement de forces a lieu chaque jour dans la ville, et de nombreuses patrouilles circulent à toute heure.

Des morts qui se portent bien.—On lit dans le *Journal des Débats*:

Nous avons fait des pertes sensibles et à jamais regrettables dans la dernière grande bataille; mais nous en avons assez sans celles qu'on nous prête. Les correspondances de certains journaux anglais sont trop généreux sous ce rapport, et c'est le cas, Dieu merci, de leur dire:

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

Il y en a un autre autres, le *Morning Star*, qui a cru déjà devoir faire l'oraison funèbre du maréchal Niel, du maréchal Baraguey-d'Hilliers et du général Le Bœuf.

"Après la bataille, on ne put trouver Niel nulle part, et pendant quelque temps on eut des craintes sérieuses qu'il n'eût été fait prisonnier ou enlevé sous un tas de morts avec la chance de ne pas être reconnu. Après beaucoup de recherches, le général fut trouvé étendu sans connaissance sous son cheval de bataille expirant et dont les dernières convulsions arrachaient les derniers restes de vie à son maître. Le général fut porté toujours insensible, à l'ambulance, où l'œil expérimenté de Champollion vit bientôt qu'il ne restait plus d'espoir. On envoya prévenir l'empereur en toute hâte. Pas un mot ne fut échangé entre eux, mais l'empereur prit à son cou les insignes de maréchal de l'empire, et les déposa sur la poitrine du guerrier mourant. Même à cette heure terrible, la nature indomptable se réveilla et revendiqua son triomphe. Le général se souleva, convulsivement, et, jetant ses bras autour du cou de l'empereur, mourut en exprimant sa reconnaissance. Le bâton et le cordon de maréchal avaient été le rêve de sa vie, et il mourut dans la pleine jouissance de la joie que lui causaient ses vœux accomplis. Il paraît que Baraguey d'Hilliers a été tué par un boulet, et est mort sans pousser un cri. Le Bœuf, un autre bon général, est aussi parmi les morts."

Nous espérons que tous ces généraux sont assez vivans pour lire avec intérêt les détails que donne le correspondant du *Morning Star* sur des événements qui les touchent de si près.

—La *Gazette Prussienne* émet le même avis: "Jusqu'ici nos officiers d'artillerie s'obstinaient à ne pas reconnaître les avantages des canons rayés des Français, mais maintenant ils ont complètement changé d'opinion, et ils affirment que l'artillerie de l'ennemi lui assure une supériorité que rien ne peut compenser. A la bataille de Marignan, de même que récemment à celle du Mincio, l'effet de l'artillerie ennemie a produit un étonnement général."

FEUILLETON.

LES MORMONS.

LION ET PANTHÈRE. — *Suite.*

La sauvage et fougueuse énergie avec laquelle la jeune femme prononça ces mots, causa une espèce d'éblouissement à de Simeuse; le sang lui monta au visage. C'était comme la note de clairon qui change le concert en soldat et le lance dans la mêlée; il eut peur de lui-même et se recula instinctivement de deux pas. Alice souriait.

—Adieu, Monsieur de Simeuse,—lui dit-elle après un moment de silence.

—Non pas adieu, lui répondit il en prenant une paire de pistolets de poche, — véritable chef-d'œuvre de précision,—mais seulement au revoir!

Et comme il vit la jeune femme prête à insister, il ajouta:

—Ne tenez-vous donc pas à savoir le résultat de mon entrevue avec l'invincible Hiram-Harris?

—Vous allez chez Hiram-Harris?

—Oui .... Je vais lui offrir un moyen de se rendre digne de vous...... je veux savoir si, de misérable charlatan, il osera s'élever jusqu'à être un assassin......

—Les lions du désert ne ressemblent pas à ceux du boulevard des Italiens, Monsieur de Simeuse! Prenez garde! prenez garde!....

L'enfant terrible, au lieu de répondre, s'élança comme un fou hors de la tente d'Alice, tombeau de toile de ses fragiles amours!

Le premier Mormon qu'il rencontra et qu'il interrogea, non seulement lui désigna la maison où demeurait Hiram Harris, mais s'offrit même pour l'y conduire; de Simeuse accepta et suivit son guide sans remarquer l'extrême considération que ce dernier lui témoignait, et qu'il ne devait qu'au nom du célèbre medium qu'il avait prononcé.

La maison qu'habitait Hiram Harris était située à une cinquantaine de mètres de la Salle-Sociale: cette maison, la plus belle et la plus vaste sans contredit des cinq cités qui forment la ville de Deseret, aurait pu, sans trop d'exagération, être qualifiée de palais.

De Simeuse, après avoir traversé un jardin clos de murs qui la renfermait, frappa violemment à la porte d'entrée; elle s'ouvrit aussitôt et il entra.

Une demi-heure plus tard, d'Hédouville, qui se rendait en compagnie de Joaquin Dick à la Salle-Sociale, pour y acheter une maison, aperçut de Simeuse qui, la tête basse, le regard vague et la démarche chancelante, comme s'il était en proie à l'ivresse, suivait machinalement le trottoir. Georges traversa aussitôt la rue et alla à sa rencontre.

—Qu'avez-vous donc, mon bon? lui demanda-t-il en lui tendant la main. Vous avez l'air tout drôle, ce matin.

De Simeuse leva sur lui des yeux sans expression.

—Ah! c'est vous, Georges! dit-il enfin en le reconnaissant.

—Oui, c'est moi, répondit d'Hédouville en souriant; mais vous, êtes vous bien vous? ajouta-t-il en passant son bras sous celui de l'enfant terrible.

—Mon cher Georges, répondit de Simeuse après une pause assez longue, pendant laquelle il se remit un peu de son trouble, mon cher Georges, savez-vous où nous sommes?

—Ou! à Deseret!

—Le savez-vous ce que c'est que Deseret?

—Une ville de Mormons.

—Une caverne de brigands! s'écria de Simeuse en sortant de son espèce de léthargie.

—Plus bas donc! de Simeuse.

—Qu'est-ce qu'il peut m'arriver?.... que l'on me tue.... Eh bien! tant mieux! la suite de vivre!.... Ah! cet Hiram-Harris! quel grandiose coquin!.... quel homme incroyable!

—Silence, je vous en conjure, de Simeuse, interrompit Georges à voix basse, mais avec une extrême vivacité. N'aggravons point, par d'inutiles imprudences, le danger de notre position. Mlle Alice est-elle pour quelque chose dans l'état d'exaspération où je vous vois?

—Ne prononcez jamais ce nom devant moi.... je vous en conjure.... Georges, s'écria de Simeuse. La personne dont vous venez de me parler est morte.

—Morte?

—Mieux encore: elle n'a jamais existé!

—Ah! très bien.... je comprends...... Eh bien! là, franchement, mon bon, je suis enchanté et pour vous et pour moi, de ce que vous m'apprenez là....

—Pour moi, soit, mais pour vous?....

—Moi, j'y gagne un ami et un allié sur lequel il m'est permis maintenant de compter comme sur moi-même!......

—Vous vous trompez, Georges, et je vais vous dire pourquoi: c'est que moi, de Simeuse, que vous avez toujours cru un homme d'honneur et estimé comme tel, je suis, ni plus ni moins, un lâche et un goujat... tellement goujat, que j'ai offert mon nom à une femme perdue; tellement lâche que, quand je me suis vu en présence de l'homme qu'elle me préférait, et que j'avais été trouver pour lui brûler la cervelle, j'ai eu peur de lui!.... Vous entendez bien ce que je vous dis là, Georges, j'ai eu peur, et je me suis sauvé.... et pourtant je ne suis pas lâche, reprit de Simeuse, après un nouveau silence.

—Monsieur de Simeuse, lui dit Joaquin Dick en se mêlant alors à la conversation, l'échec que vous avez éprouvé auprès d'Hiram Harris—car je devine aisément ce qui s'est passé—n'est pas dû à votre manque de courage. Vous ne devez l'attribuer qu'à une seule et unique cause....

—Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, Monsieur, dit de Simeuse en levant ses yeux sur le Batteur d'Estrade, dont il n'avait pas encore remarqué la présence. Du reste, n'importe, à Deseret, on n'a pas le droit d'être exigeant......Causons, si cela vous amuse.

—Le señor Joaquin Dick est mon meilleur ami, et l'homme que j'estime le plus au monde, dit gravement d'Hédouville à de Simeuse.

L'enfant terrible salua très poliment le Batteur d'Estrade, et après lui avoir présenté brièvement et convenablement ses excuses:

Quelle est donc, je vous prie, la cause de mon échec? lui demanda-t-il.

—C'est que vous n'avez que des passions et que vous manquez absolument de croyances; Hiram-Harris, lui, croit du moins à la puissance de sa volonté..... Il sera toujours plus fort que vous!....

—Je ne vous comprends pas bien, Monsieur, dit de Simeuse pensif; et cependant il me semble que vous avez raison.

XI.

L'ANCIEN.

Une singularité qui ne se rencontre nulle part ailleurs qu'à Deseret, c'est la solitude à peu près complète que présentent, pendant la journée, les rues de la ville: on dirait la réalisation du conte de la Belle-au-Bois-Dormant.

La cause de cette solitude, quelque invraisemblable que cela puisse paraître de prime abord, provient justement de la fabuleuse activité des enfans de Joe. Le soleil n'éclaire pas encore l'horizon que déjà la population est partie pour les travaux des champs: hommes, femmes et enfans poursuivent avec une ardeur et une persévérance sans égale l'œuvre du défrichement de la vallée du Grand Lac Salé; ils savent que les richesses les plus certaines sont celles de la terre, et que l'agriculture fait la grandeur d'une nation.

On doit ajouter ici pour rendre hommage à la vérité, que les hauts dignitaires de l'église mormone sont les premiers à donner l'exemple du travail; le diacre laboure paisiblement une terre vierge depuis des siècles tandis que l'évêque, les manches de sa chemise retroussées, frappe à coups de hache, de son bras hâlé et nerveux, les géants centenaires des forêts; enfin, les douze apôtres, eux-mêmes, ne dédaignent pas de prendre part à ce noble et rude combat de l'intelligence humaine contre la matière; partout s'élèvent de nouvelles constructions, partout le désert se fertilise, partout triomphe la civilisation.

La vue d'une femme qui traversait la rue et s'avançait lentement dans la direction où ils se trouvaient fit cesser à Joaquin Dick, à de Simeuse et à Georges, leur conversation.

L'inconnue, en apercevant les trois hommes, s'arrêta d'abord subitement; puis, après une courte indécision, elle continua son chemin.

Les vêtements de l'inconnue,—si un pareil assemblage de haillons peut s'appeler ainsi,—accusaient une pauvreté parvenue à la dernière période. Toutefois,—anomalie qui offrait un pénible contraste,—une couronne de fleurs naturelles serpentait autour de sa tête, dans sa chevelure blonde.

Il aurait été assez difficile d'assigner un âge à cette créature: ses traits flétris dénotaient la vieillesse, et la souplesse de ses mouvements ainsi que l'éclat de son regard inquiet annonçaient l'adolescence.

Arrivée à quelques pas des trois hommes, elle fit une nouvelle halte; puis tout à coup elle courut plutôt qu'elle ne marcha vers eux.

Ce fut à d'Hédouville qu'elle s'adressa:

—Vous venez du pays de Galles, n'est-ce pas, Monsieur? lui demanda-t-elle en se servant de la langue anglaise et d'une voix monotone, sans accentuation, qui ressemblait à une psalmodie. Vous avez vu ma fiancée, mon bien aimé Georges. Je l'attends tous les jours! Regardez comme je me suis faite belle pour le recevoir. J'ai mis une couronne de diamans. Georges, lui aussi, est beau.... Quand nous serons réunis, nous tuerons tous les Mormons.... Ce sont eux qui nous empêchent de nous marier.... Oh, ayez pitié de moi.... [illegible]

La folle partit avec volubilité, soudain elle se tut; une expression d'indicible terreur contracta ses traits amaigris, et elle se mit à trembler de tous ses membres.

—Voici le plus méchant de tous, reprit-elle, muette, Messieurs, et Georges vous répondra.... Vous vous taisez..... Oh!

vous aussi, vous voulez me faire du mal.... Il n'y a ici que des fils du diable....

La malheureuse bondit comme une biche traquée par une meute de chiens acharnés et disparut au premier angle de la rue.

[*A continuer.*] PAUL DUPLESSIS.

Nous sommes autorisés à annoncer que M. J. E. BOULIGNY est candidat à la place de Représentant du Premier District au Congrès—sujet à la nomination du Parti Américain.

Qui ne connaît aujourd'hui le CELEBRE AMER DU Dr J. HOSTETTER, remède par excellence pour la dyspepsie, les flatuosités, la constipation et cette foule de maladies provenant d'un estomac qui ne fonctionne pas. L'Amer à un goût agréable, agit toujours et se compose de substances végétales préparées avec le plus grand soin. Si vous voulez être parfaitement bien, sur le physiquement, buvez vous d'abord ce tonique dont l'efficacité est si grande.

A vendre par tous les pharmaciens et marchands. Voir l'annonce publiée dans une autre colonne.

PILULES DU Dr McLANE POUR LA MALADIE DE FOIE.

Lorsque MM. Fleming Bros, de Pittsburgh, Pa, achetèrent ce précieux remède des inventeurs, il n'en existait pas pour les maladies de foie et les affections bilieuses si communes cependant aux Etats Unis. Les pilules du Dr McLane ont invariablement opéré des guérisons et jamais on a eu d'accidens à déplorer. Inventées par un médecin distingué, elles n'ont rien de commun avec ces médicaments que les charlatans offrent au public. L'expérience a prouvé que ces pilules sont le meilleur remède pour la maladie de foie.

Que les acheteurs aient le soin de demander les PILULES DU Dr McLANE, fabriquées par FLEMING Bros., de PITTSBURGH, Pa. Il y en a d'autres qu'on présente comme pour les maladies de foie. Les véritables pilules du Dr McLane et son célèbre vermifuge sont en vente chez tous les droguistes.

Celles-là seulement sont véritables qui portent la signature de FLEMING BROS.

SCOVIL & MEAD, Agents en gros pour le Sud, 111 et 113, rue de Chartres

SAUVEZ VOS JARDINS.

M. E. Lyon, chimiste français, a découvert une plante asiatique dont les feuilles en poudre sont un poison mortel pour les insectes qui ravagent les jardins, pour les puces, les punaises, les ravets, les fourmis, etc. Cette poudre est *sans danger* pour les hommes ni pour les animaux; on est fait peut en manger. M. Lyon a reçu des médailles de la Russie, de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne, ... C'est une découverte de la plus haute importance. L'idée d'être débarrassé des insectes insupportables nous rend heureux.

On fait des arrangements, par l'intermédiaire de MM. BARNES & PARK, de New York, pour vendre la poudre de Lyon dans le monde entier. Elle se vend dans des boîtes ou flacons et porte le nom de E. Lyon.

La poudre tue les insectes; les pilules tuent les rats et les souris.

Flacon et échantillon, 25 cts: grandeurs régulières, 50 cents et $1.

BARNES & PARK, New York

L'AFFAIBLISSEMENT GENERAL DES FACULTES ... [illegible] ... TRISEMAR Nos 1, 2 & 3 ... Dr Barrow, 181 Prince street, New York ... A vendre à la Nouvelle Orléans, par J. WRIGHT & Co, Nos 21 et 151, rue de Chartres

Institution Catholique
Pour l'instruction des orphelins indigents.

Les Directeurs ... [illegible] ... ALFRED BRARD, Trésorier.

20 de récompense.

PERDU—Un portefeuille contenant des lettres, des reçus, ... La personne qui l'a trouvé ... au bureau de l'Abeille ...

DEMANDE.

On demande un homme de peine ... No 141, avec des références.

Produits d'Espagne.

En débarquement du brick "Gonzalez," arrivé de Barcelone: ... PABLO GELPI & Co, No 129 rue Vieille-Levée.

En magasin—40 barils d'Oporto ... PABLO GELPI & Co.

Attendu ... "Valencia" ... PABLO GELPI & Co.

Venant d'être reçu par le steamship Bohemia, arrivé de Philadelphie, ... 100 caisses raisins Layer frais ... S J HART & Co, 77 et 79 rue Tchoupitoulas.

100 ... de Congress water ... S J HART & Co.

JAMBONS ... S J HART & Co.

SIROP—50 rolls Golden Syrup ... S J HART & Co.

AMER DE HOSTETTER ... S J HART & Co.

DIVERS ... S J HART & Co.

QUININE ... S J HART & Co.

Compagnie d'Assurance du Star,
Second Etat des affaires de la Compagnie pour l'année expirée le 31 mai 1859.

[illegible financial statement]

Nouvelle-Orléans, 4 juin 1859.
ETAT DE LA LOUISIANE,
Paroisse d'Orléans, Ville de la Nouvelle Orléans.

... PLACIDE FORSTALL, président ... [illegible]

CONSERVATION DE LA CHEVELURE PAR LE
CREOLE HAIR OIL
Préparé par E. ALEIX, Pharmacien ... 57 rue Royale.

COLLEGE COMMERCIAL.
Aux Négociants et aux Parents

Tous ceux qui désirent que leurs enfants et leurs commis acquièrent une connaissance pratique de La tenue des livres, L'Ecriture, Les Mathématiques, le Français, L'Espagnol, l'Allemand, L'anglais, etc. pendant l'été, doivent s'adresser au Collège Commercial de Dolbear, No 168 rue du Canal.

En débarquement du navire Sheffield, de Bordeaux: ... BLANCHIN & GIRAUD, 44 Vieille Levée.

GRANDE CHARTREUSE ... BLANCHIN & GIRAUD.

CAMPI PUNCH ... BLANCHIN & GIRAUD, 44 Vieille Levée.

VIN de Bordeaux ... BLANCHIN & GIRAUD, 44 Vieille Levée.

HUILE amandes, sardines etc. ... LANATA FRERES, 9 et 11 rue Jefferson.

PATES D'ITALIE, MACARONIS, FRUITS ... LANATA FRERES.

VINS, LIQUEURS, etc. ... LANATA FRERES, 9 et 11 rue Jefferson.

SOCIETE.—Les soussignés ont formé une société de commerce ... A. CARRIERE & CO.

POMMES de terre ... A. OSGOOD & Co.

TABAC ... E. THOMSON ...

A LOUER. Un magnifique magasin ... DUG. ROCHEREAU & Co, 17 et 19 rue St Louis.

AU DEJEUNER DE RICHELIEU.
Ouverture d'un nouveau salon.
Pour droit de chocolat à la tasse, &c.
65...Rue Dauphine...65
PRES LA MAISON DE MADAME OLYMPE.
DUFOUR, chocolatier ...

AVIS.

VENTE POUR FERBLANTIERS.

A VENDRE POUR CAUSE DE DEPART. ... V & E MAIGNAN.

LA Havane—10,000 paquets de cigarettes ... BONNER & BROTHER.

LAGER BEER de Bavière ... BUNZIE & Co.

En débarquement du navire Sheffield: ... S D GRAGLIA & Co.

HUILE de graines ... VOORHIES, GRIGGS & CO.

BŒUF ... VOORHIES, GRIGGS & CO.

CHANDELLES STAR ... VOORHIES, GRIGGS & CO.

FARINE ... VOORHIES, GRIGGS & CO.

Cigares de la Havane. ... CABALLERO & BASUALDO, 59 Vieille Levée.

Maison Rouge No 1.
ENTRE LES DEUX MARCHES.
ROOST & GUEYDAN.

Compagnie d'Assurance du Star.
No 22, rue St. Charles.
... PLACIDE FORSTALL, président. E. DE BUYS, secrétaire.

197....RUE ROYALE....197
Alfred Chol
Reçu par le Nord:
PAPIERS PEINTS.

ABSINTHE ET KIRSCH ...

TRUFFES ...

BUREAU DE LA COMPAGNIE D'ASSURANCE MUTUELLE DU CRESCENT, à la Nouvelle-Orléans.

Conformément à sa charte, la Compagnie d'Assurance Mutuelle du Crescent présente l'état suivant de ses affaires, savoir:

Montant des primes reçues dans l'année expirée le 30 juin 1859 ... [illegible]

Hôtel de La Louisiane,
Paroisse d'Orléans, ville de la Nlle-Orléans.

... C. J. MANSONI, Secrétaire ... C. M. BRADFORD, Deuxième Juge de Paix pour la Paroisse d'Orléans.

La Direction a résolu de payer un intérêt de six pour cent ... QUARANTE POUR CENT ...

THOS A. ADAMS, Président, GEO. JONAS, Vice-Président.
C. J. MANSONI, Secrétaire

DIRECTEURS:
Samuel Bell, John Watt, ... [illegible]

Mademoiselle MAUD,
LA GRANDE
PHRENOLOGISTE,
ASTROLOGUE ET MEDIUM,
est arrivée à la Nouvelle-Orléans, et s'est logée au
No 58, rue Bourgogne,
Entre les rues Bienville et Conti.

... Mlle MAUD, parlant plusieurs langues ...

En magasin ... vin pour familles ... P. L. BERNARD.

AVIS.

ECOLES PUBLIQUES DU 2me DISTRICT.

AVIS
Aux planteurs sucriers.
SYSTEME DU COLONEL STEWART
Nouvel appareil pour la clarification et la défécation du jus de canne.

... P. L. BERNARD.

AVIS.
Fabrique d'eau de Seltz,
Rue St-Claude, No 286.

... Jr COMMUNY.

HOTEL D'EUROPE.
A BILOXI.

AVIS. ... COMPAGNIE D'ASSURANCE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE ...

PAUL E. THERARD,
AVOCAT,
No 24, rue Royale.

Teinturerie.

J. BONTEMPS, Teinturier, Dégraisseur ...

RECU en consignation ... TABAC DE VUELTA ABAJO ... GUMA & MASSON.

JEAN AUGE.

No 62, RUE DE CHARTRES, ENC. BIENVILLE.
MADAME AUGE, ...

VINS.

A VENDRE sur la levée, débarquement du navire *Sheffield*, venant de Bordeaux, par une ou plusieurs barriques, au gré des acheteurs: 100 barriques vin rouge ordinaire; 25 do do blanc, supérieur.

ATTENDU ... A. VERNEUIL, 56 rue Ste-Anne.

J. H. & JOHN E. HOLLAND,
AVOCATS,
J. H. HOLLAND,
NOTAIRE PUBLIC
ET
COMMISSAIRE DE L'ETAT DU TEXAS,
Rue St-Charles, No 73.

A vendre.

La jolie propriété occupée par M. De Lanseville ... M. De LANSEVILLE, Paroisse St Jacques, 7 mai 1859.

Résidence d'été à Mandeville—A LOUER.

A Louer.

Avis.

LES personnes qui auraient des comptes à rendre ... HENRY VALETON.

En débarquement du navire Sheffield ... HENRY VALETON, 27, 29 et 31 rue Bienville.

VINS ROUGES ... HENRY VALETON.

VINS BLANCS ... HENRY VALETON.

FRUITS à l'eau-de-vie ... HENRY VALETON.

VIEUX WHISKY ... HENRY VALETON.

AVIS.

A PARTIR d'aujourd'hui, M. CHARLES ARROYO ... DUPEAS & DEFFEZ.

Collège St Joseph,
Bardstown, Kentucky.

La nouvelle année scolaire de cette institution commencera Le 5 septembre prochain, 1859.

PAPIERS PEINTS
Vve HEBERT & Cie.

Changement de bureau.
C. E. GIRARDEY & Co ...

Hôtel d'Orléans.

A vendre en magasin.
200 barriques VIN ROUGE ordinaire ... A. VERNEUIL.

ATTENDU ... BLANCHIN & GIRAUD.

En magasin ... BLANCHIN & GIRAUD, 44 Vieille Levée.

En débarquement du navire Sheffield, de Bordeaux ... V & E MAIGNAN.

VIN ROUGE ... PREAU & COUTURIE.

VIN BLANC ... PREAU & COUTURIE, 21 et 23 rue Gravier.

Aux Propriétaires et Entrepreneurs.

AVIS.

Papiers peints! Papiers peints!
HENRY HABERT ...

AVIS AUX CONSTRUCTEURS DE MAISONS.

A VENDRE ... J N CURIE.

Succession de John Brady.

$20 SEULEMENT
POUR APPRENDRE LA LANGUE ITALIENNE.

Avis.

MAISON E. GUITTARD ... GRAND RABAIS!!!

MANDEVILLE FANCY GROCERIES.

HOTEL St. LOUIS.

ACCOUCHEUSE.

AVIS MEDICAL.

POMMES de terre ... A. OSGOOD & Co.

SUCRE de la Havane ...

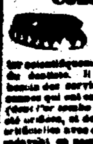
VINS ... PIAGGIO & VIGNOLA.

En débarquement ... E. DUCHAMPS.

Vinaigre pour éclaircir la voix.

VINAIGRE ... E. TALABOS.

Conservez vos dents.



J. A. CASADAVANT, chirurgien dentiste ...